

é à être un homme debout



Au piano, celui qui s'apprête à monter sur scène avec ses propres chansons dès le 9 février, entonne «Someone like you» d'Adele. Séducteur un jour, séducteur toujours...



Miroir, miroir... Gérald est en paix avec son image. Il a exposé son impressionnant physique sans fard et jusqu'à en faire une œuvre d'art. Reste que parfois encore, il se surprend à ne pas se reconnaître dans son reflet.

mais existé parce qu'elles n'ont pas eu le temps de devenir jambes. «J'ai une seule photo de moi avant l'accident. Et cette photo – c'est complètement fou – a été prise sur le quai, là où le train m'a fauché.»

Il regarde le cliché en noir et blanc qui le suit, comme tant d'autres, sur son téléphone portable. Pour se remémorer ce dont il ne se souvient pas. Pour voir ce qu'il ne ressent plus. «Courir, je ne sais pas quelle sensation ça fait.» Et c'est pour cela qu'il n'a pas la nostalgie de son corps entier qui n'aura été réalité que deux ans. Il n'a pas eu besoin de faire le deuil... Or, c'est bien le deuil qui fait avancer,

dit-on, souvent. «Une chance, pas une chance? Je ne sais pas.» S'il a oublié l'essentiel, Gérald Métroz se souvient très bien des détails. Parce qu'on lui a raconté? Parce qu'il l'a trop fait lui-même? Il n'a pas pleuré quand il a perdu ses jambes. Il n'a pas saigné non plus. Il se rappelle aussi avoir eu froid dans l'ambulance et l'avoir dit à sa mère. Un sentiment fixé à jamais dans une de ses chansons dédiée à sa maman «et à toutes les mamans du monde», ainsi qu'à leurs mains rassurantes.

Ce passé qui est tout le temps là parce qu'il faut sans cesse le raconter, le faire remonter. «Je mets maintenant dans mes

chansons, mais je n'y vis pas», assure Gérald. Gérald et sa gueule de p'tite canaille quand il la surplombe d'une casquette trop grande. Gérald qui dort avec ses doudous malgré ses 57 ans. Gérald qui aime encore apprendre, alors qu'il est à l'époque de sa vie où d'autres rêvent de se reposer. Sur le canapé

«Les prothèses ne m'ont servi qu'à rester au bar quand il n'y avait pas de tabouret.»

comme sur leurs lauriers. Eh ben non. Lui, il se met à la chanson. Il l'apprend. Se perfectionne à l'harmonica, au piano et fait appel aux meilleurs pour mettre en musique les 39 chansons qu'il a couchées sur le papier. En 2017. «Il y a eu un éclair. J'ai tout écrit en un mois.» De beaux textes. Des textes doux. Caressants. Pleins d'émotion. Des textes qui prennent le temps, enfin.

Journaliste sportif, sportif de haut niveau et agent de joueurs de hockey, Gérald Métroz a longtemps vécu entre deux avions et trois chambres d'hôtel. Tout cela, c'est fini. Il a pris sa retraite pour saisir une nouvelle



SON HARMONICA «Je ne suis pas Jean-Jacques Goldman. Je ne sais pas si je chante bien, mais je chante vrai.»



SES CASQUETTES Parce qu'il fait froid ou parce qu'elles sont devenues la marque du Gérald le chanteur.



SES DOUDOUS L'enfance, son enfance. Tellement présente dans son parcours, comme dans son lit.

vie. La chanson, mais aussi un premier bouquin qu'il vient de faire paraître et dans lequel il théorise sa décision de tourner le dos à la verticalité.

Le mal de la marche

C'était en 1998. Quand il est devenu lui-même. Quand il s'est passé de ses prothèses qui le faisaient tant souffrir en plus de le tromper lui et son monde. «J'ai compris le processus quand je suis arrivé au bout. Si j'avais compris avant, j'aurais commencé par ne jamais marcher.» Parce qu'il marchait mal, en plus de se faire mal en marchant. Parce qu'il était moins habile et mobile qu'il ne l'est de là, tout en bas, sur sa chaise ou par terre. Parce qu'il n'était pas comme les autres même s'il se travestissait à leur hauteur. «Parce que les prothèses ne m'ont servi à rien si ce n'est être debout au bar quand il n'y avait pas de tabouret.»

Gérald Métroz jure qu'il peut supporter les gags douteux sur son handicap et tous les regards de travers ou de haut. «J'ai tellement causé de tout cela que j'ai évacué toutes les émotions négatives qui y sont liées.» Pourtant, il a parfois les yeux qui fuient de côté. L'attention

qui s'en va pour aller... où d'ailleurs? La moue qui se renfrogne. Zen mais heureux par intermittence comme tous ceux qui ont des jambes, comme tous ceux qui l'invitent à tenir conférences, tous ceux qui viennent l'écouter. Comme tout le monde quoi. «Je vais pas te dire que je suis content de ne pas avoir de jambes. Bien sûr, il y a des jours où j'en ai plein le cul. Dans ces cas-là, je m'isole. Je reste dedans quelques jours. Et puis après, ça va de nouveau.»

Les regards, les têtes qui se retournent, il fait avec. Il fait même avec son regard à lui. «Ça m'arrive encore de passer devant une vitrine, de me voir et de ne pas me reconnaître.» Pour les nombreuses photos qui documentent son parcours, c'est différent. Il a eu le temps de les apprivoiser. Souvent de les trouver belles.

Le seul moment où il n'est pas le centre d'intérêt, c'est quand il a, à son bras, une compagne. «Là on la regarde elle. Et les gens posent ensuite le regard sur moi en se disant mais qu'a-t-elle vu chez lui que je n'ai pas vu?» Sûrement tout. L'intégral. Un homme qui n'a pas besoin d'être debout pour être entier.